

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

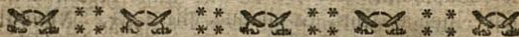
Lettre XXXIX. Suite.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2367

qu'elle ajouta beaucoup à la mienne; & je fus obligé de sortir de sa chambre & de la maison, avec quelque précipitation, & de me retirer dans mon logement, pour me remettre de mon trouble.

Voilà donc, mon cher Docteur, le jour de mon départ fixé. J'espère qu'on ne m'engagera pas à le changer. Je sai que M^e. Beaumont me dispensera de retourner à Florence. Olivia le doit. J'espère qu'elle le voudra. Je leur écrirai à toutes deux.

Je prendrai ma route par Modène, Parme, Plaisance. Madame Sforza a souhaité de me voir. J'espère qu'elle voudra bien se trouver à Pavie ou à Turin; sinon, j'irai la voir à Milan. Je lui ai promis de lui faire une visite avant que de quitter l'Italie: mais comme elle me l'avoit demandée pendant qu'on pensoit qu'il pourroit y avoir une relation entre nous, je suppose qu'il n'est question à présent dans cette entrevue que de civilité. J'espère, si je la vois, que sa cruelle fille ne sera pas présente.



L E T T R E X X X I X .

Suite.

Parme, lundi soir, 1. Sept.

Je viens d'arriver ici, mon cher Docteur Bartlet. Le Comte de Belvédère me permet de rester seul. Je ne suis pas bon pour la compagnie. Toute la famille excepté Jeronymo & Clémentine, dina avec moi samedi. Clémentine n'é-

n'étoit pas assez bien pour quitter sa chambre. Elle tâcheroit, dit-elle, le dimanche au soir, quand je prendrois congé d'eux tous, de se conduire avec autant de présence d'esprit, qu'elle en avoit montré dans une occasion pareille. Tout le tems entre deux lui étoit nécessaire, disoit-elle, pour fortifier son cœur. Mais hélas! les circonstances étoient bien différentes. Il nous avoit été permis depuis quelque tems, de nous être trop chers l'un à l'autre, pour que nous pussions garder l'un ou l'autre cette distance où nous restames alors.

Elle ne m'a pas demandé une seule fois de suspendre le jour de mon départ. Tous les autres l'ont fait plus d'une fois. Nous pensions tous deux, qu'il valoit mieux, puisque la séparation étoit nécessaire, de ne la pas différer.

J'avois beaucoup à faire, beaucoup de Lettres à écrire, beaucoup de choses à dire à Mr. Lowther, & lui à moi; aussi je refusai leur invitation de passer le soir chez eux, & d'y dîner le lendemain. La visite solennelle devoit se faire hier au soir, & chaque visite, à l'approche de celle-là, auroient été autant de séparations. Mon cœur, du moins, me le disoit ainsi. Eux-mêmes, le tems étant si proche, souhaitoient qu'il fût passé.

Le Comte est venu exprès d'Urbino avec ses deux fils pour prendre congé de moi. Que de bénédictions ne m'ont pas donné ce Seigneur, & le Marquis & la Marquise! Le Général eut plus d'une fois la larme à l'œil. Il me pria de lui pardonner tout ce qui avoit pu se trouver de desobligeant dans sa conduite par rapport à moi.

moi. Sa femme me permit de prendre congé d'elle de la façon la plus cordiale; & dit, qu'elle eseroit d'engager son mari à me faire une visite lui-même, & à lui permettre de l'accompagner. L'Evêque pria le ciel de recompenser ce qu'il apelloit ma bonté envers leur famille. Le Père Marefcotti un genou en terre se joignit à ses prières. Le Marquis & la Marquise pleuroient, & m'apeloient des noms les plus tendres, me jurant un amour & une reconnoissance éternelle. Jeronymo! mon cher Jeronymo! l'un des plus aimables des hommes! Que le souvenir de sa tendre amitié sera toujours cher à mon cœur! Sa seule consolation & la mienne, étoit que, dans peu de mois, nous nous rejoindrions en Angleterre. Ils vouloient me charger de présents. Ils me firent de la peine par leurs importunités, pour m'engager à en accepter quelques-uns fort considérables; ils virent ma peine; & par pitié pour moi, ils renoncèrent à leurs généreuses sollicitations.

Clémentine n'étoit pas présente: elle s'étoit enfermée pendant la plus grande partie du jour: sa Mère & sa belle sœur étoient les seules qui l'eussent vuë; & comme elle avoit déclaré qu'elle craignoit de me voir, on me proposa s'il ne seroit pas mieux pour moi de partir sans la voir. Je puis bien m'épargner, leur dis-je, les émotions, qui déjà si grandes, seront, en prenant congé d'elle, trop fortes pour mon cœur, si vous pensez que quand je serai parti, elle ne souhaitera point, comme une autrefois, qu'on lui eût permis de me voir.

Ils furent tous alors d'opinion qu'il falloit
que

que je la visse. Camille dans cet instant descendit pour me prier de la part de sa maîtresse, de l'aller voir. Comment est ma Clémentine, Camille? demanda la Marquise. Dans une grande affliction, Madame, presque au désespoir. Elle m'avoit envoyé pour présenter ses vœux & ses excuses au Chevalier, mais elle m'a rapellé, disant qu'elle tâcheroit de se vaincre; qu'elle vouloit le voir; & elle m'a ordonné de me dépêcher, de peur qu'il ne s'en allât.

Les deux Marquises montèrent chez elle sur le champ. Je tremblois. Surement, pensois-je, je suis le plus foible de tous les hommes!... L'Evêque & le Général remarquèrent mon émotion, & me plainquirent. Ils répétèrent tous leurs souhaits, que je pussé être des leurs.

Je suivis Camille. Mademoiselle Clémentine, quand j'entrai, étoit entre sa Mère & sa sœur; un bras autour du col de chacune: son visage étoit panché, comme si elle eût été prête à s'évanouir, sur le sein de sa Mère, qui lui tenoit des sels sous le né. J'étois déjà au milieu de la chambre avant que la Mère ou la fille m'eussent vu. Le Chevalier Grandison, ma très-chère sœur! dit la jeune Marquise. Voyez, mon amour:

Elle leva la tête; puis se mit debout; me fit une révérence; & fondant en larmes, elle détourna le visage.

Je m'approchai: sa Mère me donna la main de sa Clémentine... Consolez la; consolez ma Clémentine, cher Chevalier... Vous seul le pouvez... Asseyez-vous, mon cœur, prenez ma place, Monsieur.

La jeune Dame trembloit. Elle s'assit. Sa Mère



re s'assit aussi, pleurant. Je m'assis auprès de Clémentine. Cette chère fille sanglottoit, & d'autant plus qu'elle tâchoit de cacher son émotion.

Je m'adressai à sa belle-sœur qui avoit repris sa place... Vous me donnez, Madame, lui dis-je, un extrême plaisir, par l'espérance de vous voir, avec votre Epoux, & mon Jeronimo dans quelques mois d'ici. Quelle félicité pour nous tous que ce cher ami soit si bien rétabli! Je ne doute point que le changement de climat, & nos sources salutaires, ne fassent des miracles pour lui. Acquerons des droits, par notre patience, & notre résignation, à des bénédictions encore plus grandes; qui feront, j'espère, la suite de celle que nous avons déjà reçues.

S'il plaît à Dieu, je vous verrai en Angleterre, Chevalier, dit la jeune Marquise, si mon mari est le moins du monde favorable à mes souhaits. Et j'espère que ma chère sœur pourra être de la partie. Vous, Madame, & le Marquis, j'espère...

J'espère que vous n'irez pas sans nous, ma chère, repliqua la Marquise. Si notre Clémentine est bien, nous ne la laisserons pas ici.

Ah Madame!... Ah Monsieur!... dit Clémentine, que vous me flattez! Mais ce soir, ce soir, si le Chevalier part demain matin, est la dernière fois que je le verrai.

A Dieu ne plaise, repliquai-je. J'espère que nous pourrons pendant un grand nombre d'années, nous réjouir dans l'amitié l'un de l'autre. Pensons d'avance au plaisir que nous en aurons. Mon cœur, Mademoiselle, a besoin d'être con-

so-

solé par vous. J'ai une plus grande idée de votre magnanimité, que je ne puis l'avoir de la mienne. Je ne pars qu'en conséquence de votre volonté... Mettez moi, par votre exemple, en état de m'y soumettre. En tout, vous devez être un exemple pour moi. Je n'aurois pu faire ce que vous avez fait. Commandez moi de me soutenir dans l'esperance de vous voir encore, & de vous voir heureuse. Dites moi que vous y travaillerez; & je ferai de même de mon côté, chère Clémentine! mon bonheur est attaché au vôtre.

Ah Monsieur! je ne suis pas plus grande que vous; & je suis au dessous de moi-même. Je craignois que quand j'en viendrois à l'épreuve... Mais votre bonheur est-il attaché au mien? O que ne puis-je être heureuse pour l'amour de vous! J'y travaillerai. Vous m'avez fourni un motif. O le meilleur des hommes! Combien d'obligations ne vous ai-je pas? Chérez-vous mon souvenir? Me pardonnerez-vous toutes mes foiblesses?... Tout le trouble que je vous ai causé?... Je sai que vous partez en conséquence de... mon *obstination*, vous pensez peut-être, quoique vous ne vouliez pas l'appeller ainsi... Que deviendrai-je, si vous me croyez obstinée ou ingrate?

Je ne vous crois, je ne puis vous croire ni l'une ni l'autre. Puis-je me flatter que vous m'écrirez, Mademoiselle? Vous y donnerez votre consentement, Madame, dis-je à la Marquise.

Absolument, répondit-elle. Nous vous écrivons tous. Nous prions tous pour vous, & nous

nous vous bénirons tous les jours de notre vie. Vous serez pour moi, comme vous l'avez toujours été, un quatrième fils... Ma très-chère Clémentine, dites si votre disposition est changée, s'il y a apparence qu'elle change, si vous croyez que vous ne serez pas heureuse, si le Chevalier...!

O Madame, permettez que je me retire pour un moment.

Elle passa avec précipitation dans son cabinet: elle ferma la porte & répandit son ame en prières; & revenant bientôt, il le faut, dit-elle... en prenant un air de grandeur. Que ta fermeté, ô Grandison, excuse & soutienne la mienne... soyez en témoin, ma sœur; pardonnez moi, ma Mère; mais jamais je n'aimai un mortel comme celui-là. Mais vous voyez toutes deux, & vous, mon cher Chevalier, quels motifs sont en opposition; & les biens invisibles, ajouta-t-elle en levant au ciel ses yeux noyés dans les larmes; ne seront-ils pas plus grands pour moi que les biens visibles? Soyez mon frère, mon ami, & l'amant de mon ame: ma personne est indigne de vous. L'esprit qui l'anime est froissé & dérangé... Priez pour moi, comme je prierai pour vous.

Tombant alors sur un genou: Dieu te conserve & te convertisse, dit-elle, ô le meilleur des Protestans, & le plus vertueux des hommes! Qu'il guide tes pas, & te comble de ses bénédictions éternelles! Mais si la femme que tu honoreras de ton choix, n'aime pas ta personne & ton ame, comme je les aime, elle ne te mérite pas.

J'au-

J'aurois voulu la relever; mais elle s'y opposa, ... paroissant remplie de quelque autre grand sentiment. Je me mis à genoux devant elle, & la serrant dans mes bras... Puissiez-vous, Mademoiselle, lui dis-je, puissiez-vous être à jamais heureuse!... Je me résigne à votre volonté... Je l'admire & la révère également, malgré tout ce que j'en souffre. Que notre amitié soit éternelle! Et puissions-nous nous voir un jour dans le séjour de l'harmonie & de l'amour, où aucune différence d'opinion ne peut séparer, comme à présent, des cœurs formés d'ailleurs pour faire le bonheur l'un de l'autre!

Je la relevai, & me levai moi-même; & baissant ses deux mains, & faisant une profonde révérence aux deux Marquises, je m'éloignois avec précipitation.

Elle joignit ses deux mains... Il est parti!... O arrêtez, arrêtez, Chevalier... Et voulez-vous en aller?...

J'étois trop ému pour souhaiter d'être vu... Elle courut après moi hors de la chambre... O arrêtez-arrêtez! Je n'ai pas dit la moitié de ce que j'avois à vous dire...

Je retournai, & prenant une de ses mains, je me baissai pour cacher mon émotion. Quels ordres, Mademoiselle Clémentine, lui dis-je en bégayant, a-t-elle encore à donner à son Grandison?

Je ne sai... Mais voulez-vous, faut-il, voulez-vous vous en aller?

Je m'en vais; je reste; je n'ai de volonté que la vôtre.

Les deux Marquises étoient debout, dans
Fat-

l'attention & dans le silence, s'apuyant l'une sur l'autre.

Clémentine soupiroit, sanglottoit, pleuroit; tantôt se détournant de moi, tantôt se retournant vers moi; mais sans retirer sa main: je pensois, dit-elle, que j'avois mille choses à vous dire... mais je les ai toutes perduës!... Allez en paix, & soyez heureux! Et que le Dieu Tout-puissant me rende heureuse aussi! Adieu, le plus chéri des hommes!

Elle me présenta sa joue: je la baisai, mais je ne pus prononcer ce que j'avois encore sur les lèvres.

Elle retira sa main. Elle paroissoit avoir besoin d'apui. Sa Mère & sa sœur s'avancèrent. Je m'arrêtai à la porte. Ses yeux m'y suivirent; & les mains levées au ciel, elle sembloit prier pour moi. Je craignois qu'elle ne s'évanouît. Je revins à elle; mais me retenant, au moment où je l'atteignois, je courus de nouveau à la porte, & là à genoux, & les mains jointes, je priai Dieu d'une voix intelligible, de soutenir & de protéger, & de conserver la généreuse Clémentine; & la voyant assise, entre les bras des deux Dames, je me retirai dans l'appartement de Mr. Lowther, où je m'enfermai pour quelques momens. M'étant un peu remis, je ne pus m'empêcher d'aller vers mon Jeronymo. Il étoit seul, assis, s'essuyant les yeux; mais en me voyant entrer, il versa un nouveau torrent de larmes.

Encore une fois, mon Jeronymo... J'aurois voulu le consoler, mais j'avois besoin de consolation moi-même.



J. Sichler del. Aug. Vind.

Herrn Gerolt so. Leipzig 1789.

R
L
m
fi
J
tr
J
P
c
M
d
j
9
c
r
t
V
R
t
C
P
P
:



O mon Grandison, dit-il en m'embrassant à son tour...

Clémentine! Quel ange! *Ab mon Jeronimo...* La douleur étouffa encore ma voix pour un moment. Je vis que mon émotion augmentoit la sienne... *Aimez, aimez*, lui dis-je, *la chère...* Je voulois ajouter Clémentine, mais mes lèvres tremblantes refusèrent de prononcer ce nom... Je m'arrachai de ses bras, & m'éloignai avec précipitation du plus tendre des amis.

Environ à onze heures, j'envoyai demander comment toute la famille se portoit. Le Père Marefcotti revint avec mon domestique. Il me dit que la jeune Dame s'étoit évanouie après que j'étois parti; mais qu'elle étoit allé se coucher sitôt qu'elle étoit revenue à elle. Ils étoient tous dans l'affliction, me dit-il. Il étoit chargé de mille vœux pour moi de la part de tous, & particulièrement des deux Marquises. Le Seigneur Jeronimo étoit si mal, qu'un de ses Chirurgiens Italiens avoit proposé de veiller auprès de lui pendant la nuit; car Mr. Lowther avoit souhaité de m'accompagner jusqu'à Modène. Je le chargeai de mes complimens pour toute la famille, & de quelques marques de mon souvenir pour les domestiques, qui méritoient bien mon attention, & qui, comme me l'avoit dit le Père Marefcotti, étoient tous en pleurs pour mon départ. J'obtins du Père Marefcotti lui-même qu'il se chargeât de témoigner ma reconnaissance à la bonne Camille. Il m'offrit, & j'acceptai avec remerciemens ses prières pour ma santé, & pour mon bonheur: il les fit à genoux avec la plus grande ferveur: il m'embrassa alors avec une tendresse
vrai-